

Ceint.
d'origine

1 1

Un grand prédicateur provençal⁽¹⁾



I

Il s'appelait autrefois Albert Ricoux ; il est aujourd'hui chanoine primontré de Frigolet et s'appelle Dom Xavier de Fourvières, — un nom déjà célèbre sur la rive gauche du Rhône, et qui mériterait de l'être bien au-delà. Ami intime de feu Joseph Roumanille et de Frédéric Mistral, Dom Xavier est un poète provençal de fine race, et qui porte fièrement, agrafée à sa robe de "Moine blanc", la cigale d'or des "Félibres majoraux". Mais il est aussi, et surtout, un prédicateur provençal de très haute allure, un "Conférencier" dont le fond et la forme seraient incomparables si nous n'avions le R.P. Monsabré, — le Maître incontesté, je crois, de la Chaire contemporaine. Et pourtant, la vérité est que l'on ne connaît pas suffisamment — même dans le monde félibréen — l'œuvre oratoire du R.P. Xavier de Fourvières. Pour justifier le jugement que j'en ai porté, je ne demande qu'une chose : que l'on veuille me suivre jusqu'au bout. Que si, "par l'oeuvre allié", on se déterminait à ouvrir l'un de ces beaux volumes, peut-être trouverait-on que je n'en ai pas assez dit. Il n'est arrivé, trois ou quatre fois seulement, d'imposer cette lecture à ceux qui me faisaient l'amitié de me visiter, — prêtres ou laïques pieux et distingués, — et j'y ai ~~goûté~~ chaque fois le plaisir exquis d'éveiller en eux une surprise qui peu à peu devenait du ravissement. Et notez, s'il vous plaît, que le charme de l'écrivain opérait à travers l'enveloppe toujours plus ou moins épaisse d'une traduction : il y a, dans le texte provençal, avec ses images locales, ses proverbes, ses idiotismes, une grâce familière, une saveur vigoureuse, un parfum capiteux, un je ne sais quoi enfin que le meilleur français ne saurait rendre que par des à peu près ; et, sans vouloir ici jeter une pierre dans le vieux "Jardin des racines grecques" ou "latines", je ne demande très sincèrement s'il ne vaudrait pas la peine d'apprendre le dialecte rhodanien, ne fût-ce que pour savourer à belles dents l'admirable prose du "Moine blanc", de Frigolet. Il est juste d'ajouter que la traduction française, œuvre du R.P. Xavier lui-même, est faite de main de maître, et qu'elle sonnerait haut et clair dans les plus nobles chaires de Paris — sans en excepter celle de Notre-Dame.

L'œuvre oratoire du P. Xavier est déjà considérable. Sans parler d'allocutions et d'homélies charmantes tenues aux quatre coins de la Provence, à l'occasion de fiançailles, de baptêmes, d'agapes félibréennes, et dont le texte a été recueilli par la Cigale d'or ou l'Aïoli ; sans parler de panégyriques éloquentes prononcées dans les cathédrales d'Avignon, d'Aix ou de Nîmes, nous avons une suite d'instructions courtes,

(1) Cette modeste Étude, ^{écrite à un point de vue "gascon"} a déjà été publiée par la Revue Catholique de Bordeaux. Sur le désir bienveillant de M. Paul Maricton, l'auteur l'a retouchée et mise au point à l'intention de la Revue Félibréenne. A.F.

2

touchantes, exquises, prêchées à Saint-Rémy-de-Provence, en 1889, et réunies, en un joli
livre sous le titre d'Espigeto evanglico. Malheureusement pour les profanes, ce travail
n'a point été traduit ; je dis malheureusement, car je ne sache pas que l'on ait raconté de plus
délicates choses sur l'Enfant prodige, les Fuji dernières de l'homme et la Passion de Notre Sai-
gneur Jésus-Christ. Mais l'œuvre capital de ce grand orateur provincial, c'est la double série
de ses Conférences bibliques sur la Création du Monde et les Patriarches, données à Saint-
Laurent de Marseille de 1891 à 1894. Les Patriarches, dont le tome 1^{er} vient de paraître, com-
prendront six volumes, et je me propose de les analyser plus tard. La Création comprend deux
volumes, — deux bijoux typographiques signés des frères Aubanel, — et ce sera l'unique objet
de cette petite étude.



II



Le récit de la Crédit, tel que Moïse l'ébauche au scut de la Genèse, quel
abrié d'histoire sublime ! quel sujet d'admirable poème ! On sait que les plus grands doc-
teurs de l'Eglise aimait à l'imposer dans l'assemblée des fidèles. C'est ainsi que saint
Basil expliqua méthodiquement l'"Oeuvre des six Jours" à son peuple de Césarée, com-
me le fit à son tour saint Ambroise au peuple de Milan. Origène, saint Grégoire de
Nyssa, saint Jean Bouche d'Or, saint Augustin, saint Thomas d'Aquin, pour ne citer
que les sommets, y ajoutèrent des commentaires et des vues dont la précision de-
vance, sur plus d'un point, les découvertes de la science expérimentale moderne. Il est
évident que, pour écrire un "Hexaméron" définitif, il conviendrait d'attendre que la
Physique, l'Astronomie, la Géologie surtout eût dit son dernier mot. Nous n'en sommes
point encore là, il s'infant, et l'on peut même assurer que le dernier mot ne sera jamais
dit ; mais il n'est pas douteux que l'apologète contemporain, si peu qu'il se tienne au
courant de la science actuelle, ne se trouve plus solidement documenté que les génies
intuitifs du IV^e — voire du XIII^e siècle. Ceux-ci démontrent à priori que la Science, qui
vient de Dieu, ne peut contredire la Révélation, qui est la parole de Dieu ; celui-là fait
voir à posteriori, et, pour ainsi dire, preuves en main, que la Science justifie la Révélation,
en d'autres termes, que le poème de Moïse est l'Histoire même.

C'est la conclusion qui se dégage claire, radicale, de chacune des Con-
férences bibliques du R.P. Xavier de Fourvières. Il ne faudrait pas croire, pourtant, que
ce livre soit une œuvre de polémique. L'auteur n'ignore aucun des problèmes que tel
passage de l'écriture propose depuis des siècles à la curiosité de l'esprit humain ; on sent
qu'il a le droit d'en parler savamment ; il dira même pertinemment leur fait à Spinoza,
à Darwin, à Taine et à beaucoup d'autres ; mais il tient à rester, avant tout, un orateur
sacré, préoccupé de tirer la moralité des choses qu'il commente du haut de la chaire chré-
tienne. Bref, c'est à des âmes qu'il s'adresse, et c'est un "Carrément" qu'il leur prêche.

On ne s'attend pas à rencontrer ici une étude minutieuse de ces dix
Conférences. Ma seule ambition serait de vous inspirer le désir de les lire toutes d'affilée,
sûr dans le texte provincial — et combien c'est dommage ! — du moins dans la magistrale
traduction dont l'auteur a pris soin d'habiller sa pensée. Au surplus, si peu fidèle « feli-
cetant » que l'on soit, j'estime que l'on trouvera plaisir et profit à comparer les deux
langues, et je sais telle expression du cru dont l'originale savour embaumera l'esprit et
les lèvres.

Me voilà donc obligé de faire un choix parmi ces Conférences que j'aime
presque d'un amour égal, et mon embarras n'est pas mince. Car, enfin, elles sont charmantes,

(1) Dom Xavier de Fourvières. — La Crédit du monde, 2 tomes vol. in-8° illustré (700 pp.) Grand. finex.
en 2 vol. — Les Patriarches, 2 vol. vol. in-8° illustré (190 pp.) Grand. finex.
en 2 vol. — Les Patriarches, 2 vol. vol. in-8° illustré (190 pp.) Grand. finex.

ces premières pages sur l'Espelido du Monde. Et notez en passant, cher lecteur, la grâce et la justesse de ce mot. Le français dira couramment : la Naissance du Monde ; mais naître, cela est banal, cela s'applique à tout être vivant qui passe du possible à la réalité de l'existence. En Provence, on dira : l'espelido d'en Mounde : espeli, c'est la façon de naître des petits oiseaux ; espeli est un écho à peine atténué du terme hébreu : l'énergie divine "planant" sur le chaos et "courant", les germes de toutes choses ; — charmantes aussi, et ne touchant le sol que du bout des ailes, les pages consacrées à la création des Anges et de la Lumière ; — charmantes, et supérieurement instructives, celles qui nous parlent du Firmament, de l'Atmosphère et de ses courants ; — non moins attrayantes, celles qui nous expliquent les transformations successives de l'"Aride", à travers les périodes nébuleuse, solaire et aquueuse, et la germination universelle des Plantes ; — radieuses et ingénierusement subtiles, celles qui déroulent à nos yeux l'armée étincelante des Planètes et des Soleils, et qui s'achèvent sur l'Hymne des Astres en marche ; curieuses et, tour à tour, vengeresses et attendries, celles qui nous racontent la formation des Animaux terrestres — domestiques ou fauves — et qui se terminent par un éclat de rire aux dépens du Singe et de ses héritiers... putatifs ; — franches, doctes, splendides par endroits, celles qui nous décrivent l'apparition de l'Homme, sa structure physiologique, son âme divine, et cette triple grandeur de Roi, de Prêtre et de Père que vient illuminer le premier sourire de la Femme.

Je n'ai rien dit — et l'omission était voulue — de la part que l'émirant Conférencier a réservée à la Mer, aux Poissons et aux Oiseaux. On devine sans peine que cette partie sera large et belle, venant d'un admirable poète qui parle au cœur de Marseille, en face de la Méditerranée, qui a vécu et rêvé au cœur de cette Provence ensolillée où vibre toute la lyre du printemps, où s'attardent volontiers les ibis et les flamboyants roses de l'Orient. Dom Xavier de Fourvière n'a rien écrit, à mon sens, de plus provençal, de plus poétique, de plus simplement beau. J'avais hâte d'en arriver là, ne fut-ce que pour me donner le plaisir de la citation. Je ne literai pas tout ; mais on voudra lire le reste, et ce reste-là sera le meilleur de mon étude.

III



*(Toutes les citations en caractères gras sont
tirées de l'édition en caractères plus petits.)*

« Or, la Terre, s'étant détachée de la masse cosmique, se trouvait toute en fusion, et elle s'agitait, dans un état d'inéandescence, au sein des ténèbres du chaos... Peu à peu, la Terre se refroidissait, elle se condensait, elle se durcissait ; elle était complètement entourée par les eaux, — les unes vaporisées et les autres liquides... Durant le troisième jour, nous allions voir le Dieu tout puissant mettre la Terre à sec ; car, ne l'oubliions pas, elle est encore complètement enveloppée d'une vaste bâche liquide. La Terre est, à cette heure, un globe uniforme : aucune montagne, en contre-queue, aucune plaine ; pas un gouffre, pas un ravin, pas un bassin où cette prodigieuse masse d'eau puisse se loger et s'emmurer. Mais... voici que Dieu va précipiter le travail. Sa parole retentit : « Que les eaux qui sont sous le ciel se rassemblent en un seul lieu ! » Et, par suite du refroidissement qui au dehors pruduit, ici des retraits et là des ruptures ; sous l'action volcanique qui au dedans la secoue avec violence, aussitôt l'écorce terrestre éclate, se déchire, se crevasse. Des jets puissants de matière minérale s'échappent soudain par ces larges fentes, avec une force et une vitesse effrayantes ; ils transpercent l'enveloppe liquide, s'élancent dans les hautesurs des mers en masses cohésives : ce sont les montagnes en fusion qui se soulèvent avec leurs



Brueaux, leurs pierres, leurs roches de toute forme, véritables vagues de pierre qui montent et descendent... En même temps, dans les profondeurs du sol, se creusent les abîmes de la mer, les lits des fleuves et des rivières : les eaux s'y écoulement précipitamment, elles "se rassemblent" dans le lieu que Dieu vient de leur préparer, et la Terre apparaît... Mais tâtonnons la Terre, nous y reviendrons. Parlons aujourd'hui de la Mer...»

La Mer ! Je ne sais si je m'abuse, mais je me figure qu'à ce mot toutes les têtes se dressent dans les vastes nefs de Saint-Laurent, et qu'un éclair jaillit de l'œil des yeux. La Mer ! ce mot sonne plus ou moins vague à nos oreilles, de « l'errant » ; mais en plein quartier de Saint-Jean, pour ces braves Marseillais, hommes ou femmes, qui vivent à la pêche et qui connaissent à fond les choses de la mer, c'est le mot magique et sauveur, celui qui éveille et ravive les grands sauvages, joyeux ou douloureux ; et l'on voit d'ici le geste de l'orateur ajoutant d'une voix émue :

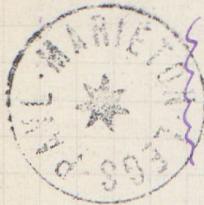
« La voilà donc, cette Mer, cette vaste Mer qui remplit les trois quarts du globe. Oh ! quelle est belle ! »

Et là-dessus, le Conférencier décrit ce qu'il appelle ingénierusement le « mécanisme » de la Mer. Expression tout à la fois hardie et juste, car la Mer est soumise, en effet, à ces deux lois dans lesquelles éclate la puissance du divin Mécanicien : la loi du mouvement et la loi de l'évaporation. La Mer s'agit dans un mouvement perpétuel :

« La vague y suit la vague ; ce sont des milliers d'ondulations, des flots qui se gouttent, qui se creusent en berceau, qui tourbillonnent, des flots rincés, petits îlots d'écumé, faisant entendre un murmure éternel. [L'ourdado aqui seguis l'ourdado ; es de monto-davalô à l'infini, & e de flot gomfle, e de bres d'argo, e de révou, e de cisant, em'un pétéjamen d'escumé, em'un chafaret que n'an gete de pauso.] »

Sans parler des vents et des tempêtes qui la fouettent, qui la secouent de fond en comble, il est deux choses qui la bouleversent régulièrement, la marée et les courants : celle-là provenant de l'attraction du soleil et de la lune, ceux-ci formant autant de « gigantesques aortes » qui établissent et maintiennent la circulation dans l'énorme vase liquide. Et c'est un fait providentiel, car si les eaux de l'Océan demeuraient immobiles, elles deviendraient un marais immense, un foyer pestilentiel. Mais comment se fait-il que la Mer ne déborde pas, elle qui reçoit le tribut de toutes les eaux de la Terre ? Ah ! c'est que Dieu est là :

« Il a dit au Soleil et aux Vents : Allez, vous serez les puiseurs de la Mer. — Allouy ! dit le Soleil. Allouy ! disent les Vents, buvons à la grande urne ! — Et les voilà qui aspirent l'eau salée, les voilà qui la changent en eau douce, bien mieux encore que les chimistes au fond de leurs alambics. — Tiens, Soleil aux rayons avides, lave-la et sois enivré ! Tiens, ô Vent, prends-la sur tes ailes, et d'un vol rapide va la répandre sur les contrées que je t'indiquerai. [A di au Soleil emai i Vent : Anas ! sareo li pousadié de la Mar. — Anen ! dis lou Soleil ; anen, dison li Vent, zou ! beguen] »



au grand souaire! — En'aco vague de poumpa l'aigo-sau e de la tremuda en aigo douce, ben més encaro que li chimisto au fours de si destiladou. — Iou! Bouleu i rai bevere, chulo-la, embriago-te-n'en! Iou! Veut, cargo-la sus tis alo, e, volte que voularas, vai-t'en l'escampiha ounte ieu te dirai...»



Et c'est ainsi, en vertu de cette loi de l'évaporation, que l'abîme des eaux sales devient le réservoir des eaux douces qui s'élèvent et retombent, ici ou là, en pluie ou en neige, se transforment en des glaçons qui se fondent peu à peu, et rentrent tôt ou tard dans l'éternelle circulation.

Que si le « mécanisme » des Fleuves et de la Mer est chose admirable, admirable aussi en est le mystérieux « symbolisme ». L'Immensité de Dieu, sa Tranquillité, sa Bonté, sa Justice s'y reflètent tous à tous :

« Est-ce qu'elle ne vous dit rien, cette immensité massive d'eau qui s'étend immensément, à perte de vue ; qui, là-bas, bien loin, à l'horizon, se résout et se confond avec l'air bleu ? Lorsqu'on la voit, durant le jour, reflétant l'azur de la voute des Cieux, à la lumièrē éblouissante du Soleil qui scintille à la pointe des vagues des milliers d'étoiles, des milliers de pailettes d'or ; lorsqu'on la voit, durant la nuit, aux rayons argentés de la lune qui s'y mire, à la lueur tremblante des étoiles qui semblent y danser la farandole, on demeure là, immobile ; et, devant une si majestueuse scène, oh ! comme on se sent petit ! En face de ces ondes sans fin, de ces abîmes sans fond, le sentiment de l'Infini vous laisse sans voix, las, dans l'immensité mystérieuse de la Mer, vous venez d'en revoir une image de l'Immensité de Dieu. Et pourtant, qu'est-elle, comparée à Dieu ? Pas même une goutte de cette eau ! — Pas seulement un dégoutte d'égoïsme ! »

La Sérenité de Dieu ! cet attribut divin qui n'est pas l'impassibilité, dans le sens humain de ce mot, puisque Dieu est l'Amour même et que l'Amour est aux antipodes de l'égoïsme, mais qui, par un mystère dont le nom échappe à notre courte vue, laisse Dieu impassible au dessus de toutes les fluctuations du Temps et de l'Espace. Dieu voit, Dieu aime, Dieu assiste aux pires catastrophes, Dieu vit éternellement heureux et serein : un inomie étrange qui vous saisit à la gorge, lorsque, du haut d'une falaise, vous contemplez l'Océan endormi, le lendemain d'un irréparable désastre :

« Regardez !.. Que lui importent le soulèvement des marées, les secousses de la tempête et les coups de l'imprévu mistral ? Abîme éternelle effrayant qui jamais ne s'affraie, la Mer soulève ses vagues sans crainte, et sans crainte elle les abaisse. Qu'un épuvantable naufrage ébranle ses sommets, tandis que gronde et rugit la tourmente, que les vergues et les mâts craquent et se brisent, que les passagers crient, pleurent, se l'ordent de désespérir et se cramponnent à d'affreux débris de planches : — elle, comme si de rien n'était, elle ouvre lentement ses horribles abîmes pour engloutir le vaincu, et puis, lentement, elle les referme, sans rien perdre de sa paix et de sa tranquillité. Que cent flottes,



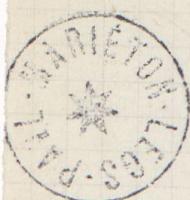
guerriers s'y dévouent à grand fracas, avec leurs formidables navires, bardés de fer, couverts de soldats sous les armes, chargés de canons qui vomissent la mitraille et la mort : tout ce déploiement infernal lui paraît, sur ses bords, aussi intolérable qu'une coquille de noix lancée par un enfant sur les flots ricins. A l'accoutumé, elle s'élève, elle s'abaisse, elle étincelle au soleil et va rejoindre en perles humides sur le sable du littoral : visage de la tranquillité de Dieu, qui, au sein du tourbillon des chocs de ce monde, reste serein et calme — éternellement. »

La Mer rappelle trop manifestement la majesté de l'infini pour donner une idée de la Bonté Divine ; son impénétrabilité sereine et ses avages colères s'accordent mal avec l'idée d'une Justice qui choisit son heure et sa victime. La Bonté de Dieu et sa Justice, Dom Xavier de Fourvière les entrevoit dans le cours pacifique ou empêtré des rivières et des fleuves. Mais de quel fleuve parler quand on est fils de la Provence ? Il faut avouer, d'ailleurs, — et c'est peut-être pas sans mérite pour un ami de la Garonne, — qu'il a belle et bonne mine, ce vieux Rhône dont le Prince des félibres a dit :

Lou Rose, emé sis oundo Passo,
E dormihouso, e tranquilloso,
Passaro, e, regretons doun palais d'Avignoun,
Di farandoulo e di sinfoni,
Comme un grand viei qu'es à l'angoni,
En parcissic tout malanconi
D'ana perdre à la mar e sis aigo e soum noum.
 (Mireio, Cant X)

Donc, c'est le Rhône qui représentera la Bonté — j'allais dire l'adorable bonhomie de Dieu :

« Voyez comme il est pacifique, notre fleuve provençal ! Les aulnes, les saules, les peupliers blancs qui ombragent ses bords, il les laisse, lui, se mirer tranquillement dans ses eaux souriantes. Des taureaux et des chevaux de Camargue le traversent à la nage : lui, les laisse faire, et de bon cœur il leur ouvre passage. Le gros poisson et le menu plongent, bondissent, glissent en plein courant, ou bien, le long des berges, à l'abri des touffes de typha et des racines des arbres : il leur donne gîte et abri et l'hospitalité. Débonnaire qu'il est, il porte dans toute la direction qui veut se laisser porter, le battement de ses eaux et l'écho de son rivierain. Rien ne le passe. Voulez-vous lui prendre ses eaux ? Il vous les donne. Voulez-vous les retenir entre des fentes et des canaux, pour en arrêter vos campagnes ? Il se plie à votre service, toujours content. Il se laisse même emprisonner, hélas ! dans des barrages et des chaussées ; il laisse bâti au-dessus de lui et des ponts en bois, et des ponts de pierre, jusqu'à des ponts de fer qui, plongeant dans son sein lourd pâle, colonale, l'enjambent d'une rive à l'autre. Quoi qu'on lui fasse, le jour, la nuit, toujours il roule, il avance toujours, répandant la fraîcheur autour de lui — Ainsi Dieu, la Bonté suprême, n'a jamais, las de te donner, »



77

... de se prodiguer sans mesure. Qu'on le comprenne ou qu'on le méconnaîsse, qu'on l'aime ou qu'on le haisse, il va toujours, son chemin, répondant avec abondance ses doux et ses biensfaits.

" Oh ! mais prenez garde ! ... "

Car le Rhône, tranquille et « bonhomme »,
reçoit aujourd'hui l'ordre de représenter la Colère de Dieu. Regardez !



" Voyez comme il s'est courroucé soudain, terrible, menaçant ! ... Que se passe-t-il ? Ah ! la Durance folle ! ah ! la Sorgue, le Gardon, l'Ardèche, l'Isère, toutes les sources, toutes les rivières, tous les torrents se sont déchaînés ! Voyez comme ils se précipitent ! ...

" Et le Rhône monte ... Voyez comme ils se précipitent ! Ils ont entendu la voix du Seigneur qui disait : Que toutes les eaux se rassemblent en un seul lieu ! —

— Où voulez-vous que nous allions, Seigneur ? hurleut les ondes furieuses.

— A la descente ! répond le Seigneur.

Et le Rhône monte. Les rivières, courrent, elles, courrent précipitamment à la descente. Les vallées pluvieuses ! les vallées qui regorgent ! Ce sont des vagues effrayantes qui se poussent, se pressent, et dont la furie va toujours croissant ...

Et le Rhône monte ; il monte toujours, il rouge ses digues, il les creuse, il les perforé ... Ah ! malheur ! il vient de les crever ! le voilà qui fond comme une trombe sur les foins, sur les blés ! ... C'est un déluge qui emporte tout, érase tout, submerge tout. Villes, villages, plaines, îles, jardins, tout disparaît sous les flots.

Et celui qui habite les lieux semble dire avec une ironie qui vous glace jusqu'aux moelles : « Quelles se rassemblent donc, les eaux, en un seul lieu, et que l'aride passe ! » — Ah ! l'aride, hélas ! l'aride ! que dites-vous, Seigneur ? Ce n'est partout qu'une plaine liguide ; rivières et fleuves ne formant plus qu'un vaste abîme qui a tout englouti : on dirait une mer qui s'écoule minguante vers une autre mer ...

Tantôt, le Rhône, c'était la Bonté de Dieu qui passait ; maintenant, c'est sa Justice dont les flots débordant et criant vengeance ! »

N'ajoutons rien à cette page, n'est-ce pas ? ami lecteur. Je n'ai, pour ma part, qu'un regret : c'est de songer que tout le monde ne la relira point dans l'incomparable vigueur du texte original.

IV

De la Mer aux Poissons la transition est toute naturelle ; elle l'est tout autant — encore qu'il y paraîsse moins — De la Mer


aux Oiseaux, puisque, au témoignage de Moïse, oiseaux et poissons doivent tous deux une origine à la même parole créatrice : « Que les eaux produisent les êtres rampants ayant une âme vivante, et tout ce qui vole sur la terre. »

Il serait, à coup sûr, très intéressant de suivre le savant Conférencier dans l'ingénieux commentaire dont il accompagne le texte mosaique. T'aime mieux, pour le moment, m'arrêter sur ce qui me présente un intérêt linguistique et littéraire. Il y a, là, de très curieuses pages, des énumérations homériques, des scènes d'une couleur intense et qui démontrent la richesse étonnante, l'admirable souplesse du dialecte rhodanien. Et remarques, s'il vous plaît, que là-bas, en Provence, les mariniers du littoral, les gardiens de la Camargue, les pâtres du Ventoux, les bœufs de la plaine d'Arles, tous ceux que l'on appelle « pieds terreaux », li pied terrois, sont au courant de toutes ces nuances : ils savent le nom des plantes, des oiseaux, des bêtes ; ils connaissent les vertus, les mœurs, les légendes naïves, joyeuses, mélancoliques, ~~tendres~~ piquantes. Ces braves gens, en un mot, communiquent joyeusement avec la Mer ou la Terre : ils lèng parlent, ils les écoutent, ils vivent d'elles, ils les aiment d'amour. Et certes, ce n'est point chose banale. Demander à l'un de nos paysans du Nord, du Centre, ~~ou~~ de l'Est ou de l'Ouest, le nom de telle fleur, ou de tel oiseau, ou de telle bestiole : neuf fois sur dix, vous apprendrez que cet oiseau est un « oiseau », que cette fleur est une « fleur », que cette bête est une « bête ». Et c'est tout. En dehors de la vigne, du blé, ~~et~~ des ~~autres~~ grandes cultures, à côté du cheval, du bœuf et de quelques autres espèces plus ou moins domestiquées, on dirait que le reste n'existe pas. Et de là viennent, je crois, le prosaïsme de l'esprit local et la pauvreté des vocabulaires patois... et autres. Y a-t-il, à l'heure actuelle, dans nos provinces de France, un « pied terreaux » qui soit capable de penser et d'écrire cette savoureuse Vie d'Enfant de Baptiste Bonnet, ces mémoires, depuis qu'Alphonse Daudet a traduit et présenté au public, ajoutant : « C'est simple et vrai, n'aïs pas enfantillage, et pas instant d'une douceur, d'une grandeur qui vous feront comme un décor des saintes Évangiles ? » Et, pour en revenir à Dom Xavier de Fourvière, trouverait-on, excepté aux bords du Rhône, un auditoire populaire capable de goûter ce qu'il y a de ~~plus~~ poésie dans une page telle que celle-ci ?

{ « L'heure vient où toutes les espèces sorties des eaux déployeront leur vie, leurs formes, leurs couleurs, leurs beautés sous la voûte des ciels. Dieu avait parlé ; et les eaux, obéissantes, enfantèrent par milliers des êtres ayant la vie et le mouvement... »

{ Et tous les poissons, depuis la baleine et le requin jusqu'à l'athène et l'épinette, — tous ceux qui vit et se meuvent dans l'eau, la carpe, la dorade, l'anguille, l'alose, le crapaud de mer, la sarge, la tortue, la raie bouclée, le labre, — toute la multitudes, poulyacs, oursins, gojons, rougets, truites, maquereaux, holocentres et myres, de nager, d'agiter leurs tentacules et de glisser, et de bondir dans la mer, dans les fleuves, dans les lacs. — Tout ce que viennent à boulego ding l'aigo : l'escarpo, la daurado, l'anguilo, l'alauso, la rascasso, lou sarg, la dormidouso, la clavelado, lou roucan, — toutò la peissaio, poupu, oursin, gobi, rouget, troucho, aurion, sarran e fielassoun, nadon, arpalejón, fuson, sauton, boumbisson ding la mer, ding li flumi, ding li lau.

{ En même temps, tous les oiseaux, depuis l'aigle et le flamant jusqu'au p'tit p'tit si fluet, — tous les volatiles aquatiques, le héron, la mouette,



9
GN

9

la macruse, l'alcyon, la poulette, le goéland, tous les chantans ailes, l'alouette, la mésange, le chardonneret, le rossignol, la tourterelle, le rouge-gorge, tout ce qui vola sur la terre, cigales, bourdons, moustiques, abeilles, papillons, battent de l'aile dans les airs, tourbillonnent dans les rayons du soleil, vont et viennent de fleur en fleur, bourdonnent, pépient, crient, chantent, gémissent, gazouillent, rossignolent le long des ruisseaux, sur les buissons, dans les montagnes, au fond des bois. — Enterin, touti lis aueu, despunzici l'aiglo e lou berarre, fui-qu'an ceci tant mistoulin, — touto l'ancelai equestro, lou galéjoun, lou fumet, la fôco, l'arnié, la gabinastro, lou gabian, — touto l'anceliho cantarello, la calandro, lou sarraie, la cardelino, lou roissignou, la tourtouro, lou zigau, — tout ce que volo sus la ferro, cigalo, tavan, mouissalo, abihò, parpaïoun, aletejon ding l'er, revoulounon ping li rai d'un souleu, van e vénou de flour en flour, rounvounenon, piéton, quilon, cantou, gémisson, cascaréléjon, roissignoulejon de long di rieu, sus li rounias, ding li mountagno, au fons di bos. ."

Les Poissons, qui circulent à travers les eaux douces ou sales, circulent avant tout l'éclat de l'agilité et du bonheur. Les Oiseaux, eux, font avant tout songer à la prière et à l'harmonie. Le Conférencier provincial ne pourrait l'oublier, et son âme de poète et de poète, interprétant le chant du rossignol, y a trouvé, même après tant d'autres, des accents d'une douceur pénétrante. La Fontaine dirait : « C'est proprement un charme. »

Que serait, observe Dom Xavier de Fourvière, le site le plus ravissant enveloppé d'épaisse ténèbre ? Aux sublimes féeries de la Nature, aux grands arbres, aux fleurs rares, à la beauté idéale des lacs, il faut le ciel bleu, les magiques rayons du soleil ou les chartes laiteuses de la lune. Mais que seraient ces paradis insolubles et ces nuits serines, s'il devaient être éternellement sonés au silence ? Il y manquerait un rayon, le plus lumineux et le plus vivant : la voix qui chante sa joie ou qui pleure sa peine ? Et telle était la Terre, vierge encore, au soir du quatrième Jour :

« Au commencement du cinquième Jour, malgré sa beauté, sa grandeur, sa majesté, la Terre n'aurait pas tout ce qu'elle désirait. lorsque le soleil se levait et lorsqu'il disparaissait à l'horizon, personne pour le saluer. Seule, la brise du matin et du soir, tantôt gaie, tantôt dolente, fredonnait ses mélodies dans le feuillage des forêts solitaires ; seuls, les ruisseaux babillaient entre leurs bords, couverts de gazon, et les fleurs faisaient entendre leurs mélancoliques mugissements que la mer sauvage accompagnait de sa voix sourde et grave. Aucune créature qui vint chanter sa joie ou pleurer sa douleur, pas même une petite fauvette qui gazouillât dans les buissons, pas une sauterelle qui fit vibrer sa note stridente au sein des hautes herbes, pas une abeille, pas un mouchebou qui bondissait dans les fleurs débordantes de necta et de parfum : C'était un sinistre panorama de terre, de verdure et d'eau, une solitude grandiose, d'une beauté étrange à vous ôter la parole. — Souleto, l'aurero d'un matin o dou vespere, quouro gao, quouro douleusino, violusunejavo si montat



1010

dins la rama di fourist soulitari ; soulet, li riu, cascata von entre si ribo teponso, e li fluvi bramavon si languitudo eme l'accompagnamen gréu e sourd de la mar fero. Eros de creaturo vivento que venquesse canta sa joie ou ploura sa douleur, pas soulamen uno bouscarleto que bresihesse dins li rommese, uno sautarello que crenchisse dins lou Baucas, uno abijo, un mousquinhom que vounvouniessen ding li flour gomfle de miu e de parfum : Ero un immense amirado de fero, de verduro e d'aigo, un espetaclos de soulitudo d'uno bêta estanjo à vous desparala...»

L'heure est solennelle. On croirait assister à un immense concert, et l'on dirait le silence religieux, saisissant, qui précède l'instant où l'orchestre, tout à coup, éclate. Le bâton du Maestro divin est levé, il s'abaisse :

Et, dans l'épaisseur des grandes forêts vierges, sur les plantes couvertes de fleurs, sur les arbres fruitiers luxuriants de jeunesse et de vie, le long des ruisseaux et des marais, au bord des cascades, sur les rivages de la mer, voici que le concert s'élève, vibrant comme une aurore de grâces, jusqu'au Père céleste. C'étaient les premiers chantiers qui paraissaient ici-bas. Le Père entendit leur gracieux cantique, et grande fut sa joie : « Il vit, nous dit Moïse, que cela était bon. » C'est que les gentils oisillons, avec leurs petits cris, leurs notes aiguës, leurs gémissements et leurs fûts gazonnillés, sont comme un écho de son Verbe, source de toute voix et de toute harmonie.

Belle pensée, et qui me rappelle une page splendide de ce grand évêque de Tulle à qui Louis Veuillot — qui s'y connaît — avait voué une admiration passionnée. Mgr Bertrand voyait aussi, dans le Verbe incarné, la Parole chantante de Dieu, l'Artiste divin qui avait rétabli l'harmonie entre le Ciel et la Terre, celui qu'un Père de l'Eglise appelait « Christus musicus ».

Et l'Orphéon des Oiseaux, au dire de Dom Xavie, s'en donne à cœur joie : c'est le chardonneret, avec « son gazonnillé doux, léger, délicat », son bresihage doux, finet, delicat ; — c'est la fauvette, et l'hirondelle, et le pinson, et l'ortolan, qui « brodent de ces joyeuses roulades », qui lancent de ces notes subtiles, de ces cris tendres, amoureux, dans lesquels vous sentez vibrer une âme, e la bouscarlo, e la dindouleto, e lou quinsoun, e lou chichibu, vous brodon d'aquelui redoulet galoi, vous frason d'aquelui quilet tendre, amoureux, ounte sentes fermi uno amo ; — c'est l'alouette qui s'élève dans les airs, avec « un cliquetis de paroles harmonieuses qu'elle jette du ciel à l'aventure », oh ! comme es clarinello sa musiqueto ! es un cascaï de perlos armounious qu'elo jito d'amoundant à la rapido ; — c'est « le bourdonnement de l'abeille, c'est la stridulation de la cigale, faisant résonner ses chantelles dans les champs d'oliviers, le long des cotcamps brûlés de soleil », lou vounvoun de l'abijo, e lou ségo-ségo de la cigalo, qu'ouvre fai bruisi si mirau dins lis ou liveiredo, à l'ardiero di ribas.

Mais chut ! silence, les choristes : voici le roi des soloistes ailés, celui qui chante le jour et la nuit :



11

"Écoutez-le. Dans le calme de la nuit claire, il prélude doucement : ce sont des notes timides, des motets à demi-voix, des sons légèrement flûtés, des garouilllements cristallins qui éclatent en cri de joie et qui finissent en mourant sur un ton plaintif. — Ausès-lou. Deis l'esta-siau de la nineclaro, cantarelo plan, plan, plan ; es de pien-pien orientouset, de montet soutoroues, de flabutado lougeirets, de cascai cristalin que desbomidon en siénle melicous, e, pitadous, s'envan en mouriman.

"Soudain, le voilà qui se fait... Vous restez là, ébahis, attentifs. Et soudain vous l'entendez recommencer tout doux. Sa voix voluptueuse vous chatouille délicieusement l'oreille, vous pénétre jusqu'au cœur, vous délecte, vous ravit. Il y a en elle quelque chose de suave, d'aérien, d'inmatériel, d'angélique, de divin. Le vent semble retenir son haleine, et les étoiles s'arrêtent, dirait-on, pour entendre ses incomparables roulades. — Zou ! tout-d'un colo, se taiso... Sias aqui en-uno, que fases escouto. Em'aco, zou ! l'ausès que commenço mai tout chinchérin. Sa voluptoso vous vous gatibo l'aurichó, vous intro dans lou leu, vous regalo, vous chalo. Es un quaucaení de suau, d'aeren, d'inmaterial, d'angeli, de divin. Lou Vent, sem blo que s'arrestó d'alena ; lis estello, dirias que fan pauso per ausi si ~~roussignolado~~ roussignolado encantarello.

a Et en avant toujours ! Le voilà qui se lamente et qui soupire d'amour avec des accents naïfs, plenis de candeur. De sa gorge veloutée il tire des sons exquis, il les file artistement, mieux qu'aucun artiste : ce sont de sourds frémissements d'archet, des coups de langnette subtils, des fugues mélodiques, vibrantes, passionnées, d'une douceur enivrante ; c'est un carillon argentin, ce sont des roulements de tambourin inattendus, des fusées d'harmonie qui éclatent vives, claires, brillantes d'enthousiasme. Et, rottignolant à voix pleine, il monte, il descend avec précipitation toutes les gammes de l'amour, de la joie, de la douleur, il fait vibrer tous les sensibilités qui émeuvent l'âme humaine. Ah ! si le Père céleste aime tendrement les oiseaux chantans, à cause de leur ressemblance avec son Verbe, il doit t'aimer assurément plus que tous les autres, ô divin Rottignol ! — E zou toujours ! em'un biais naïve, innocentoun, vez-lou que se descousolo, percaire ! e souspiero d'amour. De son gargaoulet de velout te vous tiro de son esquist, te vous li fielo artistamen come pas ges de musicaire : es de sourd brusimen d'arquet, de cop de lenguetó sutien, de fugo melodiouse, vibrante, apassionado, d'une douceur embriagante ; es un trignoulet argentin, es uno subito tambourinado, es de fusado d'armounio qu'éclatón vivo, claro, beluegjante d'estambord. E roussignolo que toussignularas ! vous mounto, vous davaló à la prelepitado l'outili gamo de l'amour, de la joie, de la douleur, vous fai vibra l'outi li sentimien que boulegon l'amu umano. Ah ! se lou Paire celeste afeiciono tant lis auceu acantari, estont que retrason soum Verbe, deguz que deu t'ama entre louti lis autre, ô divin Roussignol ! "



V

J'aurai voulu mieux rendre que je n'ai fait mon estime profonde — et pourquoi ne pas dire : mon admiration ? — pour le très beau talent du R. P. Xavier de Tourvières. Mais, quoique je n'aie pas dit tout le bien que je pense de lui, je crains fort, s'il vient à le savoir, d'en avoir encore trop dit pour l'humble « Moine blanc ». Il est vrai que j'avais d'assez bonnes raisons pour le dire quand même. D'abord, celle de faire connaître et goûter une œuvre finiment digne d'être connue et goûtée ; ensuite, celle de payer avec le cœur une hospitalité dont le souvenir n'est resté frais et vivant, après quinze ans révolus. Quand on a passé un jour à l'Abbaye de Frigolet — — — j'entends avant l'ère des crocheteurs — on n'oublie jamais cette ~~le bonheur~~ vision d'un jour.

C'était en 1879, la veille de Saint Augustin. À près une heure d'halte à la distillerie de Gravesson, — le temps de savourer un doigt d'élixir qui valait celui du très fameux « Père Gaucher » — j'arrivai à Frigolet dans le véhicule du bon Frère Guillaume. Le Rme P. Edmond — un Bordelais et un maître homme — vivait encore. Dom Xavier de Tourvières était-il là ? Je ne sais. Le lendemain, dans la très belle église abbatiale de Saint-Michel, j'assisai à la cérémonie du jour. La maîtrise chanta — Dom Xavier dirait « Costignola » — une des messes de Mozart. Charmants petits oiseaux du bon Dieu, ces moineillons au blanc capuchon, au teint frais, aux voix plus fraîches encore, et que la tempête brutale allait bientôt chasser du nid ! A midi, grand gala, un gala selon la Règle de Saint Augustin. Tout croisé et mitré qu'il fut, le matin, dans sa Stalle, le vénérable Père Abbé, près de qui un ami et moi nous dénâmes séculièrement, dut se contenter, comme un simple moine, d'une douzaine de pois chiches dans une écuelle de bois. Vers le soir, j'allai me promener aux environs, sur les collines brûlées de soleil, parfumées de genêvrier et de « férigoule ». Et c'était idéal, ce Monastère, enveloppé d'incroyables murailles, crénelées, au dessus desquelles semblaient planer vaguement les blanches ailes de l'Archange.

A. Ferrand de
Chanoine honoraire de
Bordeaux.